APERÇU
DES DANGERS DE L'AGE CRITIQUE.

TRIBUT ACADÉMIQUE

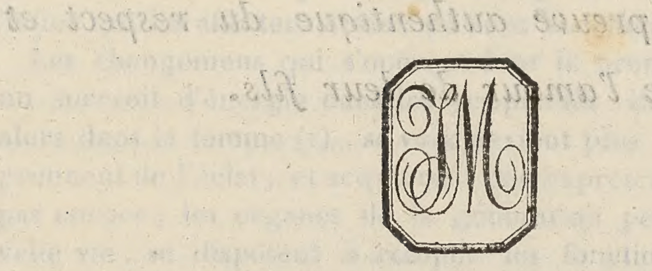
PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE   JANVIER 1811;

PAR FRANÇOIS-PIERRE-PROSPER VERNIÈRE,

D'ANIANE, Département de l'Hérault.

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

> *Nulla nova, nulla indicata, mihi satis erit, si aliorum scripta sententiamve, fideliter exposuerim.*



A MONTPELLIER,

CHEZ JEAN MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, PRÈS L'HÔTEL DE LA PRÉFECTURE, N.° 62.

1811.

A MON PERE,

PIERRE VERNIÈRE,

ET

A MA MERE,

MARG.TE VERNIÈRE NÉE BONNIOL.

Comme une preuve authentique du respect et de l'amour de leur fils.

F.-P.-P.E VERNIÈRE.



APERÇU

DES DANGERS DE L'AGE CRITIQUE.

Il est deux époques de la vie également importantes à considérer chez le sexe; l'une a lieu lors de l'établissement du flux menstruel, c'est-à-dire, à la puberté; l'autre, lors de la cessation ou à l'âge de retour. L'organe, par le moyen duquel s'opère cette fonction, a tellement d'influence sur la santé des femmes, pendant l'intervalle qui les sépare, que presque toutes les maladies qui les affectent alors, en sont la cause.

Les changemens qui s'opèrent dans la première, annoncent un surcroît d'énergie dans les propriétés vitales; tout s'anime alors dans la femme (1), sa voix devient plus sonore, ses yeux prennent de l'éclat, et acquièrent une expression qu'ils n'avaient pas encore; les organes de la génération pénétrés d'une nouvelle vie, se disposent à remplir les fonctions auxquelles la nature les destine.

Dans la seconde, les chances sont moins brillantes; obligées de céder à l'empire des ans, les femmes cessent de vivre pour

(1) Roussel, système physique et moral de la femme.

l'espèce, et acquièrent une existence qui leur est propre ; la peau se ride, se décolore, perd sa douceur et sa souplesse ; leurs mamelles se flétrissent, et deviennent sujettes, suivant tous les observateurs, aux affections cancéreuses, qui font le désespoir des médecins et l'opprobre de la médecine ; enfin, l'utérus dépourvu de la noble fonction qu'il remplissait, rentre dans la classe des organes qui exercent leur fonction de nutrition dont l'harmonie constitue la santé.

Quoique les femmes puissent éprouver en tout temps les affections qui leur sont communes, il en est cependant que ces deux époques disposent plus particulièrement à contracter ; lesquelles, étant modifiées à l'infini par l'influence des organes sexuels, exigent une attention particulière des médecins pour leur diagnostic, et beaucoup de prudence dans leur traitement.

Mon but n'étant pas de les considérer toutes les deux, je m'attacherai seulement à examiner la dernière, dont les suites sont plus pénibles et plus orageuses. Je diviserai, en conséquence, le sujet en trois parties ; dans la première, j'examinerai en quel temps elle arrive, et quels sont les signes qui la font reconnaître; dans la seconde, quelles sont les causes qui peuvent la troubler; et dans la troisième, quelles maladies résultent de ses dérangemens.

§. I.er

Le temps auquel cesse l'évacuation périodique que la femme, à cause de son organisation, éprouve pour la première fois, lors de la puberté, varie selon les climats qu'elle habite, le tempérament qu'elle a, le genre de vie qu'elle mène, etc. Dans nos contrées, elle disparaît ordinairement sans retour de la 45.e à la 50.e année de leur vie commune; cependant, dans les campagnes, on trouve souvent des paysannes chez lesquelles ce flux dépasse cette époque ordinaire ; tandis que dans les villes il se supprime, surtout chez les femmes délicates, de la 38.e à la 40.e année, quelquefois même avant ce temps.

Haller (1) cite des observations sans nombre de femmes qui ont été réglées jusqu'à un âge très-avancé, comme à 60, 80, 100 ans et même au-delà. Un grand nombre d'autres, parmi lesquels on peut citer Schenckius (2), qui, d'après Solenander, rapporte l'histoire d'une femme réglée régulièrement à 103 ans, font aussi mention de menstruations qui se sont prolongées jusqu'à la vieillesse la plus reculée. Pasta (3) prétend qu'il est à craindre que l'écoulement qui se continue si tard, ne soit produit par un état pathologique ; et Astruc dit de s'en défier quand il outre-passe le terme ordinaire ; car, dit cet auteur, les règles qui continuent à couler après la 50.e année, sont un état de maladie, et proviennent de quelques exulcérations ou de quelque engorgement de l'utérus, ou de quelque disposition variqueuse de ses veines ; et la plupart de ces femmes, chez lesquelles les menstrues durent si long-temps, finissent par être affectées d'un cancer ou d'un ulcère à l'utérus (4). Malgré les considérations que je viens de faire, si ce flux a lieu sans accidens, on doit toujours le respecter à quelqu'âge qu'il se prolonge.

On voit, d'après ce qui a été dit, qu'il est difficile de statuer au juste l'époque à laquelle la cessation des règles s'effectue chez les femmes ; une foule de circonstances la font varier à l'infini : l'abus des droits du mariage, par exemple, prolongerait la durée de l'écoulement, mais aussi il en rendrait l'issue plus orageuse. On observe, en général, que la cessation de ce flux périodique est en rapport direct de l'apparition, et que les filles qui sont plutôt nubiles cessent aussi les premières d'être fécondes,

---

(1) *Elementa physiologiæ corp. humani ; t. VII, l.* 28, *sect. III, p.* 142.

(2) *Observationes medicæ rariores.*

Nobilis fœmina Bumgardica ex Desbeck novit mulierem 103 *annorum honestam, quæ cum esset* 101 *recepit menses ordine fluentes magnâ commoditate naturæ et valetudinis. Retinuit istum ordinarium fluxum* 101. 102. 103 ; *sed hoc anno profluentibus iisdem tentata, occubuit.*

(3) *Dissert. soprà i menstri.*

(4) Traité des maladies des femmes ; tom. II, art. cessation des règles.

et *vice versâ. Celeriùs autem, ut nubiles fiunt, ità sterilescunt calidarum regionum fœminæ, ut cum steriles fiant, credas, unà menses amittere, uti contrà in frigidis seriùs menses emanent* (1). Une remarque encore juste à faire, c'est que de ces deux périodes de la vie, la dernière n'est pas aussi régulière dans sa marche, et le temps où elle arrive n'est pas aussi précis que dans la première, et que les suites en sont plus nombreuses et plus périlleuses. On trouve aisément des raisons de cette différence, dans les dérangemens qui ont précédé cette époque de la vie, comme les irrégularités dans l'écoulement des règles, leur suppression instantanée, les fausses couches, etc.

Maintenant, je vais examiner de quelle manière la cessation de cette évacuation périodique, que les femmes redoutent tant (et ce n'est pas sans raison, car c'est d'elle que dépend le bon ou le mauvais état de leur santé pendant le reste de leurs jours), a lieu chez la femme qui jouit d'une bonne santé : d'abord, elle ne s'opère pas d'une manière brusque et subite; les femmes en sont averties par des malaises, des dégoûts, des engourdissemens qu'elles ressentent aux extrémités inférieures; par un écoulement blanc et séreux, qui provient de l'utérus sans causer aucun accident: quelquefois se sont des douleurs aux lombes, accompagnées d'une chaleur vive, qui se fait sentir dans les parties génitales, comme si elles étaient légèrement enflammées; tantôt par des irrégularités dans l'écoulement sanguin, soit quant à la durée, soit quant à la quantité; enfin par des bouffées de chaleur auxquelles succèdent des sueurs d'une très-courte durée, qui se renouvellent plusieurs fois dans la même journée (2). Voilà, ce qui joint à l'âge, indique aux femmes qu'elles vont perdre leur fécondité.

---

(1) *Haller, loco mox citato.*

(2) Fothergill, Conseils aux femmes sur les moyens de prévenir ou d'arrêter les suites fâcheuses de leur temps critique, traduit par le doct. Giraudy, p. 37.

Cette époque de la vie est ordinairement sans danger chez les femmes saines, sobres, non tourmentées par des affections morales, enfin qui ont vécu suivant le vœu de la nature, comme celles de la campagne: « Plusieurs femmes n'éprouvent aucune » altération dans leur santé à l'époque critique, quelques-unes » semblent même prendre une nouvelle vigueur. C'est ainsi » que l'on voit des complexions frêles et délicates, ou sin» gulièrement affaiblies par des évacuations copieuses, se trou» ver très-bien de la cessation des règles » (1). Dès que la nature les a débarrassées de cette fonction incommode et pour lors inutile, la masse des forces des autres organes, dit le célèbre professeur de cette faculté, M. Vigarous (2), s'accroît aux dépens de celles de l'utérus, qui n'a plus de vie particulière, qui n'a plus d'activité, et qui restera désormais sans influence. Les femmes alors semblent acquérir un fond de vie inépuisable; le temps des périls est passé; elles ne sont plus sujettes aux maux particuliers à leur sexe, et elles acquièrent la constitution de l'homme, à l'époque où celui-ci commence à la perdre.

§. II.

Après avoir examiné la cessation des menstrues, débarrassée de toute entrave, comme une conséquence nécessaire de l'organisation de la femme; je vais dans ce §., procéder à la recherche des causes, qui produisent cette troupe nombreuse d'affections auxquelles sont sujettes les femmes de l'âge critique. Je les énumérerai selon l'effet qu'elles ont sur l'économie animale, qui est ordinairement d'affaiblir le corps, et d'occasioner le relâchement de toutes les parties qui le composent; ou de l'irriter et de faire affluer par ce moyen les humeurs de toute part vers les organes de la génération.

---

(1) Fothergill, Conseils aux femmes de 45 à 50 ans, traduit de l'Angl. par M. Petit-Radel.

(2) Cours élémentaire de maladies des femmes, tom. I, p. 47.

1.° *Causes débilitantes.* De ce nombre sont les pertes fréquentes et considérables qu'elles éprouvent avant cette époque critique ; les dérangemens de toute autre espèce dans les périodes antérieures de la menstruation; le défaut dans le régime, soit quant à la pénurie, soit quant aux excès, car ces deux extrêmes produisent les mêmes effets sur l'économie vivante ; les avortemens fréquens, les accouchemens contre-nature, laborieux ; le défaut de sensibilité de l'utérus; l'oisiveté, la vie sédentaire; les passions débilitantes, comme la tristesse, les chagrins prolongés; on peut encore joindre à celles que je viens d'énumérer, l'usage inconsidéré des boissons chaudes, qui longtemps continuées donnent lieu aux mêmes inconvéniens que les bains à la même température; enfin, tout ce qui jette dans un état d'inertie est dans le même cas.

2.° *Causes irritantes.* Parmi celles-ci, je rangerai les excès des plaisirs vénériens, et de ceux dont parle Tissot (1), qui en irritant, font tomber à la longue la partie qui en est frappée dans une inertie fâcheuse, et causent beaucoup de maux; mais tel est l'ordre de la nature, qu'elle réprouve également une trop sévère continence. Ainsi, l'on voit des femmes qui, par esprit de religion, refusent de satisfaire à la douce obligation de devenir mères, et passent leur vie dans une austère retenue, en résistant aux élans d'un tempérament, quelquefois très-ardent, éprouver tous les accidens attachés à une pénible cessation des menstrues. Les passions vives, tumultueuses, l'abus des liqueurs fermentées, sont aussi causes très-dangereuses; et la mauvaise habitude qu'ont les femmes de faire usage de chaufferettes en hiver, a eu produit chez quelques-unes, comme l'a observé Rodéric-à-Castro (2), plusieurs cancers à la matrice.

---

(1) Onanisme, art. I.er, chap. 5.

(2) *De univers. mulieb. morb. med.; lib. I, pars II, cap. 24, de cancro uteri.*

§. III.

Avant d'entrer dans le détail des affections qui attaquent les femmes à cette période dangereuse de la vie, j'observerai que je n'y comprendrai pas toutes celles qui peuvent avoir lieu alors chez elles ; car il n'en est aucune dont elles ne puissent être atteintes, depuis 40 ans jusqu'à 50. Il faut donc pour qu'elles puissent être dites dépendantes de cette époque, qu'elles aient du rapport avec les phénomènes qui s'observent dans ce temps. Pour ne pas se méprendre à cet égard, j'ai cru qu'il était nécessaire de faire la distinction qu'il y a entre la cessation des règles et leur suppression, et entre la même cessation et la suppression par grossesse à l'âge de 45 à 50 ans. Les voici :

1.° On distingue ordinairement la cessation naturelle de la suppression des menstrues, à l'âge de 45 à 50 ans; en ce que celle-ci, c'est-à-dire, la suppression, arrive brusquement et par surprise, sans être précédée d'aucune marque notable; tandis que celle-là, au contraire, c'est-à-dire, la cessation, est toujours annoncée par quelques particularités qui paraissent avant qu'elle s'opère. La suppression est toujours accompagnée ou suivie d'évènemens plus ou moins funestes, et la cessation en est exempte ; ou s'il arrive que cela soit, il y a quelques dérangemens antérieurs faciles à saisir, qui l'ont déjà fait distinguer.

2.° Il est plus difficile de distinguer celle qui existe entre la même cessation naturelle, et la suppression par grossesse au même temps ; parce qu'il est des femmes saines et sanguines en apparence, qui, comme l'observe le docteur Fothergill, étant accoutumées à une nourriture abondante et à peu d'exercice, éprouvent, avant le temps, quelquefois une suppression subite qui leur procure beaucoup d'embonpoint et une tuméfaction du ventre plus considérable, accompagnée de malaise, de dégoût pour certains alimens, et autres signes incertains qui se manifestent au commencement de la gestation. Une tumeur à la ma-

trice et les accidens qui l'accompagnent, peuvent aussi en imposer pour une grossesse commençante; ainsi, je crois donc, que le seul signe pathognomonique qu'on pourrait tirer avec avantage dans ce cas, serait le mouvement de l'enfant; et qu'il vaudrait mieux pour ne pas donner dans l'erreur et agir avec prudence, temporiser, que de hasarder son jugement.

A présent que j'ai fait ces distinctions nécessaires au sujet, je vais passer aux affections qui ont du rapport avec l'époque qui m'occupe, et aux caractères particuliers qui appartiennent à chacune d'elles. Je commencerai par celles qui affectent proprement les organes génitaux, et ensuite je passerai à celles qui ne sont que l'effet sympathique de cet organe.

1.° *Affections propres aux organes génitaux, ou idiopathiques.*

Ce sont celles que les femmes éprouvent le plus fréquemment, et qui sont les plus dangereuses lors de la cessation des menstrues; de ce nombre sont: l'inflammation, les hémorragies utérines, la leucorrhée, le squirrhe, le cancer, l'hydropisie de matrice et quelques affections des ovaires.

La matrice, à cause de la sensibilité exquise dont elle jouit lors de l'âge critique, attire à elle de toute part l'afflux des humeurs, et de cet afflux dérivent des maladies différentes, suivant que telle ou telle prédomine: si c'est le sang qui s'y porte en grande quantité, et qu'il forme une stase dans les vaisseaux capillaires de cet organe, il devient la cause d'une inflammation plus ou moins grave, suivant qu'elle occupe ou le col ou les côtés ou le fond de l'utérus, ou bien l'organe en entier. On la reconnaît aux douleurs que les femmes ressentent aux environs de la partie enflammée de l'organe, à la tuméfaction et à la chaleur vive qui se fait sentir dans l'abdomen. La gravité de la maladie peut être estimée par l'intensité des signes et des symptômes qui l'accompagnent, par les complications

qu'elle contracte, et par les terminaisons qu'elle a coutume de prendre lorsque la malade survit. Les suites que peut avoir l'inflammation, sont la suppuration qui est produite, le plus souvent, par des ulcères incurables qui font périr les femmes, ou hydropiques, ou par la fièvre lente; enfin, elle dégénère quelquefois en squirrhe.

Il est encore une autre affection que les congestions sanguines, qui sont l'effet de la pléthore générale, peuvent déterminer chez la femme dans ce temps. Cette affection, connue sous le nom d'hémorragie de l'utérus, se reconnaît à la quantité de sang qui coule par les parties naturelles, telle, qu'elle cause à la malade un état de langueur et de faiblesse. J'observerai avec les anciens, comme l'a fait M. Vigarous (1), qu'elles peuvent arriver de trois manières: ou par excès de ton dans les propriétés vitales, qui procure la sortie du sang par les extrémités des vaisseaux et par leur orifice dans la matrice, ce qu'ils appelaient anastomose; par diapédèse, ou l'expansion des canaux, causée par un relâchement ou un état de faiblesse; par diaprose, ou par érosion.

1.° *Anastomose.* Cette espèce d'hémorragie s'annonce par un sentiment de tension dans l'hypogastre, causé par la pléthore de l'organe génital, par la pesanteur et la sensibilité de cette même partie, par la fièvre qui accompagne le tout. Les causes qui, outre celles que nous avons déjà nommées, donnent lieu plus particulièrement à cette maladie, sont les affections profondes de l'âme, surtout la colère, les excès dans le coït, et tout ce qui peut irriter trop vivement les parties de la génération.

2.° *Diapédèse.* Celle-ci s'opère par le relâchement des vaisseaux et sans causer aucune douleur: les causes qui la procurent sont l'oisiveté, la vie sédentaire, les accouchemens fréquens, la débilité de tout le corps, suite de quelque maladie de longue durée.

---

(1) Ouvrage cité, tom. I, chap. II, p. 198.

3.° *Diaprose.* Le nom par lequel on désigne cette troisième espèce, indique assez qu'elle est le produit de l'exulcération de quelque partie de l'utérus. D'ailleurs, la sensibilité de cet organe, les écoulemens séreux et puriformes qui ont lieu avant cette affection, font assez connaître d'où elle vient.

Les hémorragies de l'utérus ne sont pas toutes également dangereuses; elles le sont plus ou moins, selon que l'écoulement est considérable, et que les causes qui les procurent, persistent. Celles qui proviennent de l'érosion de la matrice sont plus funestes; tandis que celles qui découlent spontanément et qui sont indépendantes d'aucun vice de la matrice, sont presque toujours sans danger: « J'ai vu, dit Raymond (1), des femmes et des filles nager, pour ainsi dire, dans leur sang; » mais je n'en ai vu de mauvaises suites, que lorsqu'on l'avait » trop tôt supprimé ». Les suites qu'elles entraînent ordinairement après elles, sont la pâleur de la face, la prostration totale des forces, l'inappétence, la cachexie, la fièvre lente, l'hydropisie.

La leucorrhée est une maladie qui, au sentiment d'Hippocrate (2), attaque plus communément les femmes avancées en âge, que les jeunes personnes du sexe (3). Elle se manifeste dans son début, par un écoulement d'une matière limpide, blanchâtre, qui ne cause aucune douleur, ni incommodité; mais qui acquiert dans la suite une acrimonie propre à excorier toutes les parties qu'elle touche, et prend une teinte jaunâtre, verdâtre, et de différentes couleurs. *Dicitur fluor albus, quandò per genitalia, effluit liquor serosus, in initio albus et mitus, in pro-*

---

(1) Maladies qu'il est dangereux de guérir.

(2) *Fluor albus, senioribus magis quàm junioribus, contingit. Hipp. ab initio, lib. 2, de morb. mulier.*

(3) *Vigentes œtate, ut plurimùm, rubra fluxio, infestat; declinantes verò œtate, alba.* Aëtius.

gressu acescens et excorians ; item flavescens ; virescens, et varie coloratus (1).

Cette maladie est produite, ou par une sécrétion trop grande de la membrane qui tapisse l'intérieur de la matrice et du vagin, ou par une exulcération de ce même organe. Les causes qui donnent lieu à la leucorrhée indépendante de toute affection de l'utérus, sont pour la plupart inhérentes à la constitution de la femme, ou bien à l'irritation de la partie qui en est le siége: *Aliquibus hoc vitium à toto corpore dependet, in reliquis verò, ab affectibus uteri* (2). La débilité de tout le corps, qui est caractérisée par la pâleur, la tristesse, la langueur, l'aversion pour le coït, l'inappétence, est une cause dépendante de la constitution: *Is fluxus potissimum accedit mulieri laxis carnibus et pituitosæ. Fit ab imbecillâ coctione ventriculi, totiusque corporis* (3).

L'abus des plaisirs vénériens, l'usage des pessaires âcres, la cessation du flux menstruel, en modifiant la manière d'être des organes sexuels, déterminent une sécrétion plus abondante de la membrane interne des parties de la génération, ou la leucorrhée.

Il est une autre affection de ces parties qui ressemble bien à la leucorrhée, et que les modernes appellent blennorrhagie ; la différence qui existe entre ces deux maladies, c'est qu'avec la dernière se déclare une douleur qui n'a pas lieu dans l'autre.

La seconde espèce qu'on ne peut pas appeler proprement leucorrhée, se distingue de la première à l'odeur et à la couleur de l'écoulement, qui diffère beaucoup à raison de l'ancienneté de la maladie. Quand l'écoulement est purulent, il provient d'un ulcère aux parties naturelles ; lorsque, au contraire, il est rougeâtre, d'une mauvaise odeur et semblable à de la sanie, on

---

(1) Etmulleri opera omnia, in comp. redact.; p. 455.

(2) Rondeletti, meth. curand. morb.; lib. 3.

(3) Cynœciorum, sive de mulierum affectibus; t. I, p. 322 *et* 323.

peut conjecturer que c'est un cancer ulcéré qui le produit, et si à cela on joint les autres signes caractéristiques de cette affreuse maladie, il n'y a plus lieu d'en douter.

Ces deux espèces de leucorrhées que je viens d'énoncer, ne doivent pas inspirer les mêmes inquiétudes; car la première, utile lors de la cessation naturelle, semble remplacer jusqu'à un certain point l'évacuation sanguine qui la précédait, et il ne faut pas avoir l'imprudence de la supprimer. *Neque tamen temerè supprimi debet uterinus fluor, propterea quod suppressione intempestivâ, aliquæ in hydropem, aliæ in paralysim, aliæ in cæphalalgiam inciderunt* (1). Les écoulemens de la seconde n'ont pas les mêmes avantages; Morgagni, célèbre observateur, les dit incurables dès leur commencement, lorsqu'ils sont puruleus, parce, dit-il, qu'ils sont ordinairement la suite d'une exulcération cancéreuse de la matrice. *Nunc ad eos fluores transeundum, in quibus serum defluit purulentum, qui, si quemadmodùm plerique solent, ex uteri cancro fiant ulcerato, insanabiles sunt, vel inter initia* (2).

Si le système lymphatique prédomine chez les femmes, il les dispose, à cette époque, à quelques maladies qui sont toutes plus ou moins fâcheuses. Si cette humeur se porte sur l'organe sexuel et qu'elle y forme une stase, elle produira un engorgement qui s'effectuera d'autant plus vite que cette humeur a plus de disposition à se concréter. Cet engorgement augmentant peu à peu devient squirrheux, et acquiert l'indolence, la dureté, la rénitence au toucher, qui sont les caractères propres de cette maladie. Tant que le mal reste en cet état, la malade ne se sent incommodée que du poids de la tumeur; mais s'il vient à empirer, il donne lieu à une maladie bien plus fâcheuse encore, qui est le cancer. On reconnaît que le changement s'opère, lorsque la

---

(1) *Joannis Riolani particularis meth. medendi.*; *p.* 578.

(2) *Morgagni epist. anat. med. XLVII.*, *art.* 25.

malade ressent des douleurs poignantes dans les parties qui en étaient le siége, comme si on lui donnait des coups de dards ou d'aiguilles, et à l'écoulement d'une sanie fétide et noirâtre lorsque la tumeur est ulcérée.

L'utérus, à cause de la faiblesse dont il est frappé dans ce temps de la vie, devient quelquefois le siége d'un amas de sérosités, que tous les auteurs se sont accordés à appeler hydropisie de la matrice. Hippocrate, dans son livre des maladies des femmes, en a parlé, et voici les signes qu'il donne pour ne pas la confondre avec la grossesse : « s'il y a, dit-il, hydropisie de » matrice, les règles deviennent moins abondantes, et le sang » qui en découle est de mauvaise qualité ; elles cessent de couler » avant l'expiration de leur temps ordinaire ; le bas-ventre » s'élève. Si les mamelles étaient fermes, elles deviennent flas- » ques, et le lait qui en découle est vicié ; les femmes croient » avoir conçu. C'est ainsi qu'on reconnaît l'hydropisie de la » matrice. L'orifice de ce viscère fournit aussi des signes qui » annoncent l'existence de cette maladie : il est humide au tou- » cher ; les femmes éprouvent des frissons et de la fièvre ; le » temps amène avec lui des douleurs plus vives dans la région » hypogastrique, les lombes, les parties latérales voisines et les » aines. Les femmes croient s'apercevoir des mouvemens de » l'enfant, ce qui n'est quelquefois que les secousses de l'eau » qui est agitée ; chez quelques-unes la sérosité amassée flotte » et se meut dans la matrice, comme dans un outre ; la partie » située sous l'ombilic est douloureuse au toucher ; le tour des » clavicules, la poitrine, le visage et les yeux se creusent, et » elles deviennent plus maigres (1). »

Malgré tous ces signes, Chambon ne voit que des doutes sur l'existence de cette maladie, des doutes sur son pronostic, et des incertitudes dans le traitement.

(1) Chambon de Montaux, maladies des femmes, V.e partie, p. 78.

Les ovaires peuvent aussi être affectés à cette période de la vie ; on connaît qu'ils le sont, lorsque tous les symptômes qui caractérisent les maladies dont ils sont atteints, se font sentir sur une des parties latérales de la matrice, ou dans les régions iliaques en même-temps. Il est nécessaire, pour ne pas se méprendre, de les observer au commencement, parce que les tumeurs qui s'y forment peuvent, en acquérant un volume considérable, détruire les rapports de situation des parties voisines.

2.° *Affections sympathiques de la matrice.*

Les affections qui sont produites par la sympathie de l'utérus sont très-nombreuses, vu qu'elle jouit de cette propriété avec tous les organes qui entrent dans la structure du corps. Je ne remarquerai que les principales, la passion hystérique, les éruptions cutanées, les affections goutteuses, rhumatismales et cancéreuses.

L'hystérie, que les anciens désignaient très-bien par le nom de suffocation de l'utérus, est souvent le résultat de l'âge critique. Elle se manifeste par un assemblage protéïforme d'anomalies et de désordres irréguliers, qui demandent beaucoup de sagacité de la part du médecin, pour ne pas la confondre avec une foule d'autres affections qu'elle peut imiter. On a long-temps confondu ses signes avec ceux de l'épilepsie, de l'hypocondrie, de la mélancolie et de la manie ; cependant elle en a de propres qui la caractérisent essentiellement : comme le sentiment d'une boule qui part de la région hypogastrique, se porte à l'estomac, et plus particulièrement sur l'extrémité du gosier, où, par sa pression sur le larynx, elle produit la sensation pénible de suffocation. A celui-là s'en joint encore beaucoup d'autres pris de l'état de la respiration, du pouls, de la chaleur animale et de la contractilité musculaire qui, réunis, forment par leur intensité les différens degrés de la passion hystérique.

Les femmes peuvent aussi dans ce temps éprouver des affections de la peau, qui sont dues à la sympathie qu'a l'utérus avec elle : comme des érysipèles, des phlegmons, des dartres. Quelquefois ces éruptions se renouvellent à cette époque avec violence, et causent de grands tourmens aux malades. On a vu des femmes chez lesquelles un prurit incommode, causé par des dartres qui se fixaient sur les parties extérieures de la génération, les privait du sommeil et les forçait à se gratter jusqu'au déchirement. *Qui in uteri cervice et pudendis oritur* (*pruritus*) *et fœminas præcipuè annosas molesto cruciatu et scalpendi necessitate ità fatigat, ut somnum adimat* (1).

Les douleurs goutteuses, auxquelles sont sujètes les femmes à la cessation des règles, avaient été regardées par Hippocrate, comme ne les attaquant qu'à cet âge et non avant (2). Galien observa le contraire, et attribua aux mœurs dissolues des Romaines qui s'adonnaient à la mollesse, aux excès de tout genre, d'avoir fait démentir l'opinion du père de la médecine. On doit observer, dit Pinel, que ces affections goutteuses ou rhumatismales, sont très-disposées à rétrocéder à l'intérieur, et à produire des symptômes inflammatoires ou spasmodiques qui simulent d'autres maladies primitives (3). La métastase est facile à saisir, lorsqu'un accès l'a précédée ; autrement il est difficile de reconnaître si l'affection qui attaque un organe essentiel quelconque, est l'effet de la rétrocession ou de toute autre cause.

Les rapports intimes qui existent entre les parties sexuelles et les mamelles, sont si bien liés par des sympathies très-fortes, que lorsque la nature frappe de stérilité les premières, il s'opère dans les secondes une révolution plus secrète, qui les dispose à

---

(1) *Sennerti, pract. med., lib. IV, part. II, sect. I, cap. 2, p.* 114.

(2) *Mulier non laborat podagrâ, nisi menses ipsi defecerint.*

Hipp., aph. 29, l. VI.

(3) Nosog. philos., 3.e édit., t. II, p. 552.

contracter des maux aussi horribles que ceux qui ont lieu dans l'utérus ; je veux parler de ces engorgemens lymphatiques auxquels succède presque toujours le cancer. Les causes les plus fréquentes qui les déterminent, sont les coups, les contusions, les compressions violentes, ou celles que leur font éprouver leurs vêtemens.

Da veniam scriptis, quorum non gloria nobis
Causa, sed necessitas *officiumque fuit.*

FIN.

RECTEUR de l'Académie de Montpellier,

CHARLES-LOUIS DUMAS.

DOYEN de la Faculté de Médecine,

Professeur d'Anatomie, de Physiologie et de Clinique de perfectionnement. . . . . CH.-L. DUMAS.

PROFESSEURS,

Clinique externe. . . . . JEAN POUTINGON.
Nosologie et Pathologie. . . . . . . J. B. TIMOTHÉE BAUMES.
Thérapeutique et Matière Médicale. J. NICOLAS BERTHE.
Instituts de Médecine, Hygiène. . J. M. JOACHIM VIGAROUS.
Clinique interne. . . . . PIERRE LAFABRIE.
Médecine opératoire. . . . . A. LOUIS MONTABRÉ.
Clinique interne. . . . . J. L. VICTOR BROUSSONET.
Chimie et Pharmacie. . . . . G. JOSEPH VIRENQUE.
Médecine légale, histoire de la Médec. C. V. GABRIEL PRUNELLE.
Botanique. . . . . A. PYRAMUS DE CANDOLLE.

PROFESSEURS-HONORAIRES.

Ex-Professeur de Botanique. . . . ANTOINE GOUAN.
Ex-Professeur de Chimie. . . . . . J. ANTOINE CHAPTAL; Comte DE CHANTELOUP, Membre et Trésorier du Sénat.